

ture, de venir un moment sur la terre—pour terminer ses Mémoires !

Un jour, M. Gladstone, premier ministre, dit comme Danton : "Je suis l'Arche—on ne touche pas à l'Arche !" Le pays lui prouva—comme aujourd'hui à Disraeli, qu'il n'y a pas, en Angleterre, un homme d'état indispensable !

On avait reproché à M^e Gladstone d'avoir touché à l'Eglise, par son désétablissement de l'Eglise anglicane en Irlande—à la Bible, par la loi des écoles non confessionnelles—enfin, à la Bière, par la fermeture des cabarets pendant les offices du dimanche !

On sait l'autre grief du trop grand effacement de sa politique extérieure.

M. Gladstone descendit sans chagrin du pouvoir. Il écrivit :

"Je me retire pour toujours des affaires publiques. Je ne veux m'occuper que des questions théologiques."

Serment d'ivrogne—ou serment de pêcheresse !

Auparavant, dans une circonstance à peu près identique, M. Gladstone s'était réfugié dans l'Iliade et dans l'Odyssée. Homère avait été son grand consolateur. Gladstone avait écrit sur le divin chantre trois gros volumes. C'est sa principale œuvre. *Magnum opus*, comme il dit !

Au mois de janvier dernier, Gladstone traversait Paris. Il était descendu à l'hôtel de Bedfort. Il parcourut dans la journée tous les libraires de Paris pour chercher des différentes éditions françaises de Dante. Il était fou du Dante.—Il avait oublié Homère.

Il s'était retiré dans son château de Haverden (qui appartient à son second fils). Le fils de Gladstone est curé du bourg voisin, *vicar*. M. Gladstone mène largement la vie de *gentlemen-farmer*. Il se lève de très bonne heure. Il est très sobre. Il mange surtout du poisson (parce que cette nourriture active le cerveau). Il boit deux verres de bordeaux (parce que ce vin est un tonifiant de la matière cervicale). Il boit un verre de porto (parce que c'est le vin des orateurs). On voit que Gladstone conserve sa logique jusque dans son *modus vivendi*.

Le dimanche il lit à l'église les leçons du rit presbytérien. On vient de cinq lieux à la ronde pour entendre cette belle voix sonore. Ensuite il chausse ses énormes souliers à semelles de bois et à clous "gross comme des clous de vieilles portes d'église." Il prend une hache—and l'ancien premier ministre se fait bûcheron !

Ce dernier exercice est devenu célèbre en Angleterre. Gladstone est bûcheron par hygiène.—Ses amis ont voulu faire croire qu'il était bûcheron par démocratie.

Tout à coup, Gladstone apprend que lord Beaconsfield tente le jeu dangereux d'une réélection de la Chambre des Communes. Lord Derby avait déjà abandonné Beaconsfield. Gladstone avait vu là un heureux présage—c'était un grand rat qui abandonnait le vaisseau ennemi prêt à sombrer ! Il se jette dans la lutte avec une jeunesse et une expérience admirables. Le peuple anglais aime à prouver son pouvoir. C'est de tradition que tous les sept à huit ans on met sans dessus dessous le sol parlementaire—comme une terre qu'on labourer ! Le peuple anglais qui trouvait que Gladstone n'entrait pas assez vite dans les affaires européennes—trouve aujourd'hui que Disraeli y entre trop ! Il aime la royauté—it aime la reine... mais il estime que Disraeli agrandit trop les prérogatives royales ! Bref, Gladstone est bien-tôt aussi surpris de se savoir populaire—que Beaconsfield l'est... de se reconnaître impopulaire !

Rien de curieux comme la vue de ces deux hommes d'Etat adversaires. Ce sont deux grandes sentinelles, que le peuple relève tour à tour—qui n'ont pas le même mot d'ordre, mais qui veillent avec la même vigilance sur le sol anglais !

Tous deux sont des esprits également britanniques, orateurs, financiers, écrivains, rêveurs—et jamais esprits furent

plus différents, parce qu'il n'y en a jamais eu de plus personnels !

* *

L'horlogerie parlementaire anglaise, si admirablement réglée voul que Gladstone soit aujourd'hui premier ministre. Gladstone ne défera pas grand'chose de ce qu'a fait Disraeli—certes, il ne rendra point Chypre ! La reine oubliera ses préférences personnelles. Tout ira comme par devant. Disraeli et Gladstone ont le même but—réserver l'action définitive de l'Angleterre. Le premier voulait faire de l'agitation

avant l'heure suprême—le second veut attendre tranquille. Bref, deux formules différentes. La première, celle de Beaconsfield, est : "Agiter avant de s'en servir," comme pour les médecines noires ;—l'autre, celle de Gladstone, est : "Ne pas remuer," comme pour les vins vieux !

* *

Quelles grandes luttes prochaines ! Nous avons vu, l'autre mercredi, l'orateur en Beaconsfield, voyons aujourd'hui l'orateur en Gladstone. Il a la parole de son tempérament. Elle est musculeuse, entraînante, passionnée. Tout à coup, elle devient calme et presque sombre, sans que la pensée cesse d'être étonnamment claire. Gladstone a des emportements contre ses adversaires. Lui-même s'est écrit un jour :

"Je ne veux pas parler aujourd'hui—j'ai peur de moi." Il n'y a pas deux hommes en lui comme dans Disraeli, quand il parle—l'un essayant de modérer l'autre qui s'emporte.

Mais sa femme, esprit très remarquable, accompagne presque toujours Gladstone. Quand il s'échauffe trop en parlant en public—elle lui fait un signe que Gladstone comprend !

M. Gladstone s'impose par l'autorité de son caractère. Il est l'honnête homme par excellence. Ses adversaires disent de lui qu'il est "A good man in the worse sense of the term." *Un bon homme dans la pire acceptation du mot.* Il ne s'est point enrichi au pouvoir. Il a dû remplacer sa grande maison de Londres par une maison plus petite. Il a dû vendre une grande partie de ses collections artistiques. Cette réputation de probité augmente sa puissance d'orateur. Tel, M. Guizot !

M. Gladstone improvise, même dans les questions financières. Sa voix superbe obtient ses effets irrésistibles—que rencontre seul l'improviseur. Il est l'homme-chiffre, qui a gardé toutes les chaudes passions de l'humanité—and qui s'est approprié les implacables froideurs de l'arithmétique !

* *

Un de mes amis a revu, samedi dernier, M. Gladstone. La lutte a rajeuni le vieux combattant. Ses joues maigres semblent s'être remplies—comme les joues d'un homme qui souffle dans le clairon de la bataille ! Le nez, fort, et un peu crochu comme celui d'un oiseau de proie—indique, comme avant, l'énergie à outrance. M. Gladstone qui n'a pas toute l'élevation du génie—en a la force ! Ses lèvres sont fermées vigoureusement. On dirait que ces éloquentes contiennent encore plus de grands secrets qu'elles n'en ont révélé !

La tête penche sur le corps resté droit—comme penche un épé alourdi par les grains mûrs. Le menton, vu de face, semble trop large. C'est le menton du Saxon primitif—d'un homme à qui son créateur n'a pas donné le dernier poli ! Ainsi la plupart des statues de Michel Ange !

Le masque a des angles—comme le caractère qui a beaucoup roulé sans s'arrondir. L'œil a repris la belle prunelle noire de la jeunesse. La très-grande oreille rappelle l'oreille des Fauves. Le tout est puissamment charpenté. C'est bien là le bûcheron qui a pu couper—pour quelque temps—la tête du vieux chêne tory !

En définitive, monumental vieillard—dont le trait principal est la Modernité !

* *

Certes, Gladstone nous a abandonnés en 1870, Disraeli n'eut pas fait autrement.

Gladstone nous abandonnera encore si nous sommes faibles ! Mais élevons-nous ici plus haut, dans le domaine de la politique—plus haut encore... jusqu'à dans les régions éternelles du Vrai ! Ces questions d'alliances étrangères se résolvent pour nous en une question de politique intérieure. Nos alliances seront à l'heure suprême—selon que nous vaudrons chez nous !

Chez nous, nous sommes échoués. Regardez au loin, dans la tempête et dans la nuit française : Une grosse vague vient ! Elle doit nous submerger ou nous mettre à flot !

Dans le premier cas, nous n'avons rien à espérer de l'Angleterre. Dans le second, Gladstone et l'Angleterre seront nos alliés. Je dis cela sans amertume. J'aime le grand peuple anglais—ce peuple qui écoute, debout et tête nue, le chant du *God save the Queen* !

Je me souviendrai toujours de la nuit où, dans l'hôtel du *Figaro*, nous bûmes avec le prince de Galles à la santé de la reine d'Angleterre !

Mais ! Mais en France, on a le tort de faire de la politique extérieure sentimentale. Les Anglais n'en font pas—eux ! Mon cœur se révolte, ô mon vieux fier pays, quand je te vois chercher avec inquiétude le nom des alliés que tu auras, à l'heure suprême !

Si tu reviens à toi-même, tu sera puissant comme jadis. Tu choisiras alors tes alliés. Vois donc déjà ! après la formidable fauchée de 1870, la plante humaine à sève rouge et chaude—recoit drue et vivace sur ton sol !

IGNOTUS.

Méthode pour conserver les pommes de terre entières pendant plusieurs années.

Un cultivateur s'assura de la profondeur souterraine à laquelle les pommes de terre cessaient de végéter. Il trouva qu'à un pied sous terre elles produisaient des jets verts à la fin du printemps ; qu'à 2 pieds, ces jets sortaient de terre vers le milieu de l'été ; qu'à 3 pieds ces jets acquéraient une très-petite longueur sans pouvoir sortir de terre ; et qu'à 3 pieds et demi elles cessaient de végéter.

D'après ces données, ce cultivateur enfouit, dans un jardin, sur un terrain parfaitement drainé, à 3½ pieds plusieurs tas de pommes de terre qu'il retira au bout d'un, deux et même trois ans, et qu'il trouva fraîches, fermes et sans aucune trace de germination. En suivant ce procédé si simple, on pourrait, dans les années d'abondance, conserver sans frais et sans peine des masses considérables de pommes de terre pour les années de disette, en les mettant dans des fosses creusées de quatre pieds.

On connaissait le langage des fleurs ; on ignorait encore celui des parfums. Un Dr Stampton vient de nous initier à cet idôme... olfactif. Voilà vingt ans qu'il se dévoue à cette intéressante étude, et le résultat de ses observations est assez curieux, au point de vue de la vie sociale, pour que nous le communiquions à nos lecteurs :

Le muse prédispose à la sensibilité et à l'amabilité ;

La rose, à l'effronterie, l'avarice et l'orgueil ;

Le géranium, à la tendresse ;

La violette, à la piété mystique et à la bigoterie ;

Le benjoin, à la rêverie, à la poésie, à l'inconstance ;

La menthe, à l'intérêt commercial ;

Le vertiver et la vervaine, au goût des beaux-arts ;

Le patchouli, à l'hystérie ;

Le camphre, à l'abrutissement ;

Le cuir de Russie, à l'indolence et à la lascivité ;

L'ylang-ylang, le parfum le plus dangereux, à la débauche.

Quel rude gaillard ce doit être que ce Dr Stampton, s'il a fait toutes ces constatations *in anima vili* !

MADAME RISTORI

Qui se souvient que la Ristori a balancé un moment la réputation de Rachel, que Lamartine la saluait d'un de ses airs enthousiastes, de poète, et que M. Lecouvé a écrit pour elle *Beatrix*, afin de faire à cette belle Italienne un triomphe complètement français.

La Ristori, qui était de bonne heure la marquise del Grillo, ne paraît plus guère à Paris,—même comme visiteuse.

Elle habite Rome, au milieu de la double considération que donnent la fortune et le talent ; elle y a son palais et on la reçoit à la Cour.

Parfois encore, le souffle de l'art la ressaisit et l'emporte. C'est ainsi que la Ristori jouait dernièrement à Milan. Le cri d'un spectateur incivil l'a brutallement avertie que l'âge du talent qui charme et qui enivre était passé.

Après cet incident, il ne reste plus sans doute que la marquise del Grillo.

A nos abonnés et amis des Etats-Unis

Notre agent général, M. Edmond Stevens, parcourt en ce moment les centres canadiens-français des Etats du Massachusetts, Connecticut et Rhode Island. Il va vous voir pour abonner ceux qui n'ont pas encore le bonheur de l'être et faire payer ceux qui jouissent de cette faveur.

Nous espérons mesdemoiselles et messieurs que vous le recevrez avec la plus grande bienveillance et qu'il reviendra content. Il fut un temps où tous les Canadiens-français des Etats-Unis voulaient recevoir et lire un journal qui leur parlait de la patrie et leur en faisaient voir les endroits les plus charmants et les hommes les plus remarquables dans des gravures nationales. L'OPINION PUBLIQUE est toujours la même, elle continue à conserver le sentiment national parmi nos compatriotes et à leur indiquer les moyens de servir leur religion et leur patrie et de marcher dans la voie du progrès. Nous savons messieurs combien l'amour de la patrie est vivace parmi vous, aussi nous comptons sur vous, et nous sommes sûrs que nous ne regretterons pas les dépenses que nous aurons faites pour vous visiter.

Voici les principaux endroits que visitera M. Stevens :

Lowell.	Malborough.
Lawrence.	Lynn.
Fall River.	Willimantic.
Woonsocket.	Providence.
Valleyfalls.	Pawtucket.
Manville.	Everill, etc.

Nous savons aussi qu'on peut toujours compter sur la politesse et la bienveillance de nos compatriotes des Etats-Unis et nous sommes certains que les nombreux amis que nous comptons dans les différentes localités que visitera M. Stevens, voudront bien lui donner tous les renseignements qui pourraient faciliter sa tâche et rendre sa propagande efficace. Le succès qu'il a obtenu dans les endroits qu'il a déjà visités nous permet d'espérer que partout il recevra le même bon accueil. Nous espérons de plus que ceux qui nous doivent s'empresser de régler avec lui sur présentation de leurs comptes afin de lui épargner des courses et des dépenses inutiles.

On parlait avec indignation, devant un de nos plus riches financiers, d'un pauvre diable qui venait de voler un mouchoir.

—Eh ! mon Dieu, dit le banquier avec honnêteté, il ne faut pas trop le charger.... nous avons tous commencé petitement !

On demandait à Vier, en parlant d'un individu de sa connaissance, dont le langage est assez grossier qu'il est incorrect :

—Pourquoi donc cet animal-là a-t-il joint à son commerce de cuir celui des fourrages ?

—C'est qu'on ne peut pas toujours parler ; il faut manger aussi !

A propos de la nouvelle pièce de l'Ambigu, on rappelait le trait de Turenne qui dormait du sommeil du juste, la veille d'une bataille.

—Ça ne m'étonne pas, dit un gamin ; car je sais que je serai bien plus brave, la veille d'une bataille, que le jour même !